

**CONTRE LE MONDE MODERNE :
LA NOUVELLE DROITE
ET LA "TRADITION"**

Stéphane FRANÇOIS

Etudes et analyses – N° 21 – Juillet 2009

URL : http://religion.info/pdf/2009_07_nd_tradition.pdf

© 2009 Stéphane François

La Nouvelle Droite est l'une des écoles de pensée les plus intéressantes du paysage politique de la droite radicale française. Du fait de sa longévité (elle est née en janvier 1968, bien qu'elle ne fût pas alors connue sous ce nom¹), elle a connu plusieurs évolutions, voire plusieurs renouvellements de sa doctrine. Alors que son discours et son imagerie cultivaient volontiers les références au paganisme, certains de ses acteurs ont par la suite subi l'influence d'un courant de pensée qui se tourne lui aussi vers un passé lointain, mais plutôt relié aux grandes religions. L'éloignement du positivisme et de l'occidentalisme au profit d'une vision « traditionaliste », c'est-à-dire holiste et anti-moderne, fut l'une des évolutions majeures de la Nouvelle Droite à compter du début des années 1980.

L'expression « Nouvelle Droite » telle que nous l'utiliserons ici désigne le GRECE² et l'ensemble des personnes ayant fait partie de celui-ci, notamment ses dissidents. Jusqu'en 1979, la Nouvelle Droite, renvoyait au couple GRECE/Club de l'Horloge. Mais vers 1985, à la suite des départs et des scissions de membres ne se reconnaissant plus dans le GRECE, la Nouvelle Droite est devenue un entrelacs de personnalités et de groupuscules. En effet, les dissidents du GRECE affirment pour la plupart être encore membres de la famille idéologique née de la Nouvelle Droite.

Ces dissidents sont issus de l'une des quatre grandes tendances ayant dominé le GRECE durant les années quatre-vingt, distinguées par Pierre-André Taguieff : le traditionalisme non-catholique — voire anticatholique —, dominé par la référence au « traditionalisme intégral » et « révolutionnaire », dérivé des œuvres de Julius Evola ; le néo-conservatisme « moderniste », puis « postmoderniste », dont les tenants se réclament de la « Révolution Conservatrice » allemande (Ernst Jünger, Arthur Moeller van den Bruck, etc.) ; le communautarisme ethniste, « refaisant les chemins des courants de type *völkisch* (populiste-raciste) de la “révolution conservatrice” dont l'antimodernisme radical enveloppe souvent un “pessimisme culturel” ressassant le thème de la “décadence moderne” » ; et enfin le positivisme, voire le scientisme, « où l'on rencontre une exaltation récurrente des “exploits” de la science et de la technique modernes, érigées en méthode de salut »³.

Ce postulat permet de mettre en évidence un courant idéologique ayant une identité propre et cohérente malgré une diversité de tendances. Cependant, ce postulat pose implicitement le problème de la circonscription de l'aire d'influence de cette école de pensée. Nous nous rallions à la définition, assez souple il est vrai, d'Anne-Marie Duranton-Crabol, qui considère que la Nouvelle Droite recouvre « le GRECE et les groupes ou publications, qui lui sont plus ou moins rattachables⁴ ». En outre, l'expression « Nouvelle Droite » est utilisée par un grand nombre d'observateurs, depuis la seconde moitié des années quatre-vingt, comme une

¹ L'expression « Nouvelle Droite » a été forgée par les adversaires du GRECE, lors de la virulente campagne médiatique de l'été 1979.

² L'acronyme « GRECE » signifie Groupement de Recherche et d'Études pour la Civilisation Européenne.

³ Pierre-André Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, Paris, Descartes et Cie, 1994, pp. 283-284.

⁴ René Monzat et Jean-Yves Camus, *Les droites nationales et radicales en France*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1992, p. 28.

expression générique recouvrant un ensemble de groupes et de cercles politiques ou culturels développant les discours régionaliste, national-européiste, anti-occidental et ethnodifférentialiste.

I / La Nouvelle Droite

La structure la plus connue de la Nouvelle Droite reste le GRECE (Groupement de Recherche et d'Études pour la Civilisation Européenne). Celui-ci est un groupe de réflexion qui a longtemps été situé à l'extrême droite révolutionnaire et européiste avant de s'en éloigner au milieu des années 1980, lors du départ de ses éléments les plus radicaux. Ceux-ci ont alors rejoint les différents partis et groupuscules de l'extrême droite française. Encore actuellement, le GRECE refuse le libéralisme politique d'essence anglo-saxonne ainsi que le modèle occidental qui en découle et défend un différentialisme culturel radical.

Cependant, son anticonformisme pose le problème de sa classification dans le champ de la science politique et/ou de l'histoire des idées :

« la “Nouvelle droite” est assimilée à l'extrême droite par nombre de journalistes stigmatisée en tant que néo-nazie par certains militants antifascistes, rejetée par la droite libérale pour son anti-américanisme radical, dénoncée comme procommuniste ou crypto gauchiste par les dirigeants lepéniste ou certains idéologues traditionalistes catholiques, accusée de fournir des armes idéologiques à la droite conservatrice, soupçonnée de faire partie d'une internationale “national-bolchevique”, suspectée enfin de vouloir séduire l'intelligentsia de gauche en lui ouvrant largement les colonnes de ses revues. [...]. La confusion est manifeste⁵. »

Selon Pierre-André Taguieff, « Il est difficile [...] de situer le GRECE dans le champ politique : son rejet du nationalisme français l'oppose au Front National ; sa récusation du libéralisme et des “valeurs marchandes” le coupe des partis néoconservateurs à la française (“libéraux” et néo-gaullistes) ; sa dénonciation du “cosmopolitisme” l'éloigne des néo-socialistes “humanitaires”, “dialogiques” et “planétaires” ; son éloge d'une Europe impériale ne peut que déplaire à tous, aux nationalistes comme aux cosmopolites (“libéraux”, “écologistes”, “socialistes”) ; sa stigmatisation de l'ordre moral et des intégrismes (notamment catholiques et islamiques) le singularise dans une période où le théologico-religieux vient “fanatiser” et légitimer les passions nationales ou ethniques⁶. » De fait, les positions soutenues par les différentes structures néo-droitières varient énormément, allant de l'extrême droite à une forme d'anarchisme.

De plus, les positions idéologiques de ses membres évoluent, certains sortant de l'ornière de l'extrême droite, comme Alain de Benoist⁷, tandis que d'autres au contraire s'y enracinent

⁵ Cf. Pierre-André Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, op. cit., p. III.

⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁷ Jean-Yves Camus, *L'extrême droit aujourd'hui*, Toulouse, Éditions Milan, 1996, p. 21.

plus fortement, comme Guillaume Faye ou l'association Terre et peuple, qui, bien qu'ayant quitté le GRECE, se situe toujours dans la mouvance néo-droitière. A cela s'ajoute le fait que l'expression « Nouvelle Droite » est encore revendiquée par les éléments d'extrême droite les plus radicaux, qui ont quitté le GRECE au milieu des années quatre-vingt lors de l'évolution mixophile d'Alain de Benoist, aggravant la confusion. Malgré tout cela, les grécistes et les ex-grécistes, en partageant un nombre certain de références doctrinales communes, ont donné à la Nouvelle Droite son identité. L'une d'entre elles est la référence à la « Tradition ».

En effet, la Nouvelle Droite, à partir du début des années 1980, a consacré une très imposante littérature à cette notion. En outre, il se créa au sein de la Nouvelle Droite une tendance « traditionaliste »⁸. De fait, « [d]ès la fin des années soixante-dix, ce basculement dans une thématique antimoderne était repérable dans les textes d'Alain de Benoist, dans le sillage de Spengler et de Julius Evola, et sous l'influence continue de Nietzsche.⁹ » René Rémond s'est demandé si ce discours antimoderne néo-droitier n'était pas une résurgence « de la pensée qui inspira les contre-révolutionnaires du XIX^e siècle, une simple réitération de l'Action française »¹⁰. Néanmoins, Alain de Benoist, bien qu'il ait beaucoup utilisé les thèses des traditionalistes et beaucoup écrit sur eux, ne peut être considéré comme l'un d'entre eux, ses idées étant souvent incompatibles avec un discours traditionaliste. Il ne peut pas non plus être considéré comme un réactionnaire.

II / Définitions

Afin de rendre cet article compréhensible à chacun, il est nécessaire dans un premier temps de définir quelques termes : « ésotérisme » et « tradition ». En effet, l'utilisation abusive de ces termes a galvaudé leur sens.

L'ésotérisme est un monde foisonnant : pour certains, il s'agit d'un terme « fourre-tout » ; pour d'autres, d'un discours volontairement « crypté » ; il peut aussi s'agir d'un ésotérisme traditionaliste, d'un Guénon¹¹ ou d'un Evola¹² — c'est cet ésotérisme qui nous intéressera dans cette étude ; ou enfin d'un discours gnostique. Ces différences de signification ont fait dire au spécialiste de l'ésotérisme Jean-Pierre Laurant que la pensée ésotérique pouvait être

⁸ Pour éviter toute confusion, précisons que le terme « traditionaliste », tel qu'il est utilisé dans ce texte, recouvre une réalité et des idées différentes du traditionalisme catholique. Il renvoie à la notion de « tradition primordiale » conceptualisée par René Guénon et non au traditionalisme catholique.

⁹ Pierre-André Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, op. cit., p. 24.

¹⁰ René Rémond, *Les droites en France*, Paris, Aubier, 1982, p. 286.

¹¹ René Guénon (1886-1951) est une figure importante de l'ésotérisme contemporain. Dès ses premiers livres, il rejeta la modernité et le positivisme. Il eut une influence considérable à la fois sur les milieux traditionalistes et maçonniques et sur les milieux artistiques et littéraires.

¹² Aristocrate, artiste et philosophe d'extrême droite italien. Evola (1898-1974) est un penseur complexe et inclassable. Sa pensée est construite en réaction à l'aristocratie catholique, la tradition chrétienne et le « monde moderne ». Politiquement, Evola se plaçait dans une optique fascisante et européiste. Durant la Seconde Guerre mondiale, il se passionna pour les études raciales. Julius Evola réarma moralement, dès la fin de la guerre, l'extrême droite italienne, puis la Nouvelle Droite européenne.

vu comme un « “mot autobus” où montent des gens qui ne se connaissent pas et qui descendront à des haltes différentes sans s’être parlé, mêlés à d’autres voyageurs, au hasard du trajet, n’ayant en commun que la destination¹³ ». D’autres le voient comme un « mode d’existence souterrain de visions du monde qui se veulent alternatives aux savoirs “officiels” »¹⁴. Malgré cette impression d’hétérogénéité, il a été possible d’en établir une critériologie. Antoine Faivre, un spécialiste de l’ésotérisme, en a établi une, devenue classique, qui distingue six composantes, dont quatre essentielles (les correspondances, la Nature vivante, l’imagination et les médiations, l’expérience de la transmutation) et deux accessoires (la pratique de la concordance et la transmission).

Cette critériologie a été reprise par Jean-Pierre Laurant dans ses travaux, constatant qu’elle avait le double avantage de diminuer « les risques de confusions avec les disciplines classiques [...] dont les champs recourent celui de l’ésotérisme sans s’y confondre » et « de faire la part des fausses sciences que le besoin croissant d’irrationnel multiplie, d’autant que nombre d’entre elles s’avancent sous le masque ésotérique ou, à tout le moins, se couvrent du mot¹⁵. » Même s’il s’éloigne par la suite d’Antoine Faivre sur le point de la transmission, soulignant que « la pensée ésotérique développe dans l’histoire des modes spécifiques de transmission où prédominent l’oralité, la relation personnelle de maître à disciple, l’initiation et, dans une moindre mesure, le secret¹⁶. »

Quant au terme « tradition », il est non seulement galvaudé, mais, en outre, polysémique. Ainsi, l’ésotérisme traditionaliste, dont nous venons de parler, est appelé par les disciples de René Guénon et de Julius Evola « Tradition », avec un « T » majuscule, expression qui renvoie à la notion de « Tradition primordiale » de Guénon. C’est de cette tradition dont nous allons parler.

Le terme « tradition » vient du latin *tradere* signifiant « transmettre » et a plusieurs sens. D’un côté, il renvoie aux us et coutumes, à l’histoire, aux traditions populaires, bref ce qui est hérité du passé et ce qui dure, la permanence. Cela s’oppose donc à la nouveauté, au changement. En ce sens, ce mot peut être aussi synonyme de « dépassé ». Au sens religieux, la tradition est un corpus référentiel de mythes, de textes ou de rites. À la fois proche et distincte, la signification au sens ésotérique du terme est celle que lui donnent les représentants de la pensée traditionnelle. Ce sens développe l’idée d’une « unité transcendante des religions », pour reprendre l’expression de l’un de ses théoriciens, Frithjof Schuon. La « Tradition », selon la pensée traditionnelle, n’est que très secondairement d’ordre culturel : elle inspire, parfois, certaines activités culturelles ou sociales. Elle est essentiellement et fondamentalement d’ordre spirituel et métaphysique. Elle renvoie à une tradition unique,

¹³ Jean-Pierre Laurant, *L’ésotérisme*, Paris, Éditions du Cerf, 1993, p. 8.

¹⁴ Jacques Maître, « Ésotérisme et instances officielles de régulation des savoirs » in Jean-Pierre Brach et Jérôme Rousse-Lacordaire (dir.), *Études d’histoire de l’ésotérisme. Mélange offert à Jean-Pierre Laurant pour son soixante-dixième anniversaire*, Paris, Éditions du Cerf, 2007, p. 25.

¹⁵ Jean-Pierre Laurant, *L’ésotérisme*, *op. cit.*, p. 10.

¹⁶ Jean-Pierre Brach et J. Rousse-Lacordaire, « Introduction », in Jean-Pierre Brach et Jérôme Rousse-Lacordaire (dir.), *Études d’histoire de l’ésotérisme*, *op. cit.*, p. 18.

« primordiale », c'est-à-dire antérieure à toutes les traditions locales. Elle se présente aussi comme une doctrine métaphysique, supra humaine immémoriale, relevant de la connaissance de principes ultimes, invariables et universels. Ce discours est apparu, selon Antoine Faivre durant la Renaissance italienne chez certains humanistes, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole notamment, qui tentèrent de chercher un dénominateur philosophico-religieux commun depuis les philosophes païens en incorporant des éléments de religiosités hellénistiques, stoïcisme, gnosticisme, hermétisme néo-alexandrin, néo-pythagorisme, aux religions abrahamiques, les kabbales juive et chrétienne, en passant par des éléments médiévaux.

Cependant, le mot « Tradition » au sens ésotérique et moderne du terme est apparu sous la plume de René Guénon qui affirma l'existence d'une « Tradition primordiale », dont tous les courants ésotériques, franc-maçonnerie comprise, et traditions religieuses en général ne seraient que des formes (dégradées au fil des siècles) plus ou moins reconnaissables. Cette distinction apparaît dans son œuvre vers 1920. Selon lui, « la tradition primordiale est la source première et le fonds commun de toutes les formes traditionnelles particulières, et qui procèdent par adaptation aux conditions spéciales de tel peuple ou telle époque [...] ¹⁷ ».

Enfin, le terme « traditionalisme » possède une ambiguïté politique, celui-ci renvoyant couramment à la notion de traditionalisme catholique, avant tout religieux, comme les contre-révolutionnaires ou les traditionalistes catholiques proches de Monseigneur Marcel Lefebvre.

III / L'« École de la Tradition » et la Nouvelle Droite

Indépendamment des recherches universitaires et de leurs conclusions, nous avons vu en introduction que la « Tradition » a fait son entrée au sein de la Nouvelle Droite, en tant que référence importante, à la fin des années 1970, via l'utilisation des œuvres de Julius Evola et de Raymond Abellio (Georges Soulès 1907-1986), mais aussi à celles d'Alain Daniélou (1907-1994), de Titus Burckhardt (1908-1984), de Fritjof Schuon (1907-1998), d'Ananda K. Coomaraswamy (1877-1947), de Seyyed Hossein Nasr, etc. dans un grand nombre de publications (revues, brochures et essais). Abellio figure d'ailleurs dans le comité de patronage de *Nouvelle École*, la revue scientifique de la Nouvelle Droite.

L'œuvre d'Evola fut d'abord utilisée pour son aspect politique. Ainsi, en 1981, l'équipe d'*Éléments* écrivait que « [s]ans partager toutes ses vues et toutes ses analyses, les animateurs d'"Éléments" s'accordent à reconnaître en Julius Evola (1898-1974) l'un des observateurs les plus lucides et les plus pénétrants de notre temps, et en tout un homme dont le courage intellectuel, l'indépendance d'esprit et l'altitude morale forcent le respect. Quelles que soient les divergences philosophiques et idéologiques que peuvent faire naître ses écrits, Julius Evola demeure en effet, à bien des égards, un exemple¹⁸. » De fait, la Nouvelle Droite a contribué à faire connaître l'œuvre du penseur italien en France. En effet, le GRECE publia,

¹⁷ René Guénon, *Études sur l'hindouisme*, Paris, Éditions traditionnelles, 1966, p. 112.

¹⁸ Non signé, chapeau à l'article de Philippe Baillet, « Evola le dernier Gibelin », *Éléments*, n° 38, printemps 1981, p. 64.

en 1977, dans la collection « Maîtres à penser » des Éditions Copernic, sa propre maison d'édition, un ouvrage collectif intitulé *Julius Evola le visionnaire foudroyé*.

C'est à cette époque qu'Alain de Benoist, après avoir intégré dans son corpus théorique les thèses de Nietzsche, de Heidegger et une partie de celles de Julius Evola, rejette l'individualisme moderne, pour conceptualiser un nouveau discours fondé sur une vision holiste, inspirée des sociétés traditionnelles.

Le traditionalisme a été d'abord utilisé par la Nouvelle Droite pour construire ou reconstruire un paganisme indo-européen, ou une spiritualité typiquement européenne. Ainsi, Guénon, auteur devenu musulman, fut mis à contribution au travers de ses textes sur la spiritualité indienne. En effet, il ne faut pas oublier que René Guénon se fit connaître comme orientaliste et par des études sur l'Inde et notamment grâce à la publication en 1921 de son *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*. Selon René Guénon, l'Orient, et l'Inde en particulier, a conservé « presque intact le dépôt de la tradition primordiale et son aide permettrait de rassembler les élites occidentales [...] »¹⁹. La Nouvelle Droite a souvent considéré l'Inde comme le conservatoire du paganisme indo-européen, éradiqué en Occident par le christianisme.

Les néo-droitiers ont toujours eu une faiblesse pour les traditionalistes non chrétiens. En conséquence, ils ont privilégié Evola, fasciné par l'Inde et l'Orient, à Guénon, qui lui aussi fut fasciné par l'Orient, mais qui avait l'inconvénient d'être trop monothéiste à leurs yeux. Evola voyait dans l'Orient, un monde encore ouvert à la transcendance en opposition à l'Occident fermé à celle-ci. Il est l'un des rares traditionalistes qui aient su faire un exposé clair de doctrines orientales, en particulier du bouddhisme et du tantrisme car, contrairement à d'autres autres traditionalistes qui s'intéressaient aux différents monothéismes, il préféra se pencher sur des formes de polythéisme et/ou de religions non abrahamiques. Il consacra d'ailleurs une part non négligeable de son œuvre à ce domaine d'étude, ses thèses ésotérico-politiques découlant directement de celui-ci, notamment des religions et des philosophies orientales. Evola est aussi utilisé pour réveiller la culture païenne européenne. Ce postulat a largement influencé les néo-droitiers désireux de fermer la parenthèse de deux mille ans ouverte par le christianisme en Europe. En effet, selon eux, la culture traditionnelle, substantielle pourrions-nous même écrire, européenne, c'est-à-dire païenne, n'a pas été détruite par l'évangélisation de l'Europe : elle s'est mise en sommeil et attend les conditions favorables à sa renaissance.

Le traditionalisme a été aussi utilisé pour élaborer un discours antimoderne faisant de la modernité une aliénation polymorphe absolue. C'est là l'un des aspects les plus intéressants du discours traditionaliste néo-droitier. À la suite de Julius Evola, ils considèrent le monde moderne comme essentiellement subversif et foncièrement décadent. Politiquement, cet « antimodernisme politique », selon l'expression d'Alain Renaut, est un courant philosophique né il y a deux siècles. C'est une philosophie foncièrement pessimiste relativisant

¹⁹ Jean-Pierre Laurant, « Guénon René », in Jean Servier (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 577.

l'optimisme des Modernes. En effet, elle refuse « de faire confiance au temps »²⁰, contestant par-là l'affirmation que l'individu, comme principe et comme valeur, a réellement réussi à s'émanciper, la soumission à l'autorité traditionnelle étant progressivement remplacée par le socio-économique et la consommation. Pour justifier ce discours, ils utilisent la théorie traditionnelle des cycles, que nous retrouvons par exemple chez Hésiode, mais qui ne doit pas être confondue avec celle de Nietzsche, même si elle en est proche sur certains aspects.

Ce discours correspond à la théorie des cycles énoncée par Julius Evola et René Guénon pour qui le « mythe du progrès » est l'ultime idole d'une civilisation matérialiste en complète dégénérescence spirituelle. Elle radicalise la critique du progrès dans la mesure où elle voit le déclin dans toute forme de progrès. Toutefois, elle garde un aspect déterministe, en l'occurrence en gardant l'idée que l'humanité se dirige nécessairement dans un sens donné. Cette vision est involutive : l'Âge d'Or est forcément derrière nous et nous nous dirigeons vers le pire. Cette théorie se fonde donc sur l'idée qu'à l'intérieur de chaque cycle, l'humanité suit un parcours allant de la perfection vers le déclin spirituel et vers le matérialisme, chaque cycle étant lui-même dévolutif, c'est-à-dire allant vers un déclin toujours plus accentué :

« L'histoire de l'humanité, en d'autres termes, est interprétée comme “entropie métaphysique”, comme chute, dégradation, déclin à partir d'un état primordial originel. Tous les auteurs traditionnels voient dans l'époque contemporaine le temps du *Kali-Yuga*, c'est-à-dire l'apogée de l'âge le plus noir, la phase terminale du cycle, le *nec plus ultra* du déclin spirituel. Le conflit entre Tradition et antitradition se cristallise en effet comme décadence – et c'est cette décadence que les décadents appellent “progrès”. L'opposition entre la pensée traditionnelle et l'idéologie du progrès s'avère donc totale, en même temps que d'une parfaite symétrie (mais d'une symétrie inversée) : tout ce que la conscience moderne analyse et comme progrès, l'école l'interprète comme déclin : la Renaissance est une chute, la philosophie des Lumières un obscurcissement²¹. »

Ce déclin, qui n'est que changement – il n'existe aucune société immobile —, serait accéléré par la quête matérialiste et individualiste de nos contemporains. « Le présent est odieux, écrit Michel Winock, en ce qu'il est une étape de la dégradation d'un modèle d'origine valorisé comme un temps béni, un paradis, perdu sous les coups de la modernité²². » Le discours traditionaliste néo-droitier est un discours de la décadence qui rejette toute forme de progressisme. En effet, outre les auteurs traditionalistes antimodernes « classique » (Guénon, Evola), les néo-droitiers utilisent, comme recours doctrinal pour formuler leurs thèses antimodernes, des auteurs comme Nietzsche et Spengler. De plus, ils reprennent et conceptualisent la théorie des quatre âges présente dans l'œuvre d'Hésiode ainsi que celle de la tradition indienne, vulgarisée en Occident par Guénon : l'âge d'or/*Satya-Yuga* (l'âge de l'être), puis d'argent/*Treta-Yuga* (l'âge de la mère), du bronze/*Vâpara-Yuga* (l'âge de

²⁰ Alain Renaut (dir.), *Histoire de la philosophie politique*, tome 4, Paris, Calmann-Lévy, 1999, p. 364.

²¹ « Présentation », *Krisis*, n° 3, pp. 7-8.

²² Michel Winock, « L'éternelle décadence », *Lignes*, n° 4, octobre 1988, p. 62.

l'héroïsme), et enfin du fer/*Kali-Yuga* (l'âge sombre), le dernier âge correspondant à l'époque moderne. Ils sont tributaires du très important livre de René Guénon, *La Crise du monde moderne*, paru en 1927, qui mettait l'accent sur la doctrine indienne des quatre âges. Cette hétérogénéité discursive permet de comprendre certaines difficultés internes et certaines évolutions de leur pensée.

Ce discours sur la délitescence des mœurs est un thème classique de l'extrême droite depuis la Révolution française. Michel Winock distingue dans cet article neuf constantes dans le discours dévolutionniste qui ne sont pas exhaustives : la haine du présent ; la nostalgie d'un âge d'or ; l'éloge de l'immobilité ; l'anti-individualisme ; l'apologie des sociétés élitaires ; la nostalgie du sacré ; la peur de la dégradation génétique et de l'effondrement démographique ; la censure des mœurs ; et enfin, l'anti-intellectualisme. Ce dernier point ne se retrouve pas dans le discours traditionaliste, celui-ci étant justement marqué par l'intellectualisme.

IV / Racisme et traditionalisme

Au cours des années 1980, la Nouvelle Droite avait des rapports ambigus vis-à-vis des Arabes et de l'islam sous l'influence contradictoire des traditionalistes et des différentalistes. Cette relation ambivalente était structurée à la fois sur le rejet et la fascination. Cette dernière découle en grande partie de la tendance de la Nouvelle Droite que nous étudions : les traditionalistes l'acceptent au nom de René Guénon et de Frithjof Schuon, tous deux musulmans, certains même se convertissant. Les convertis considèrent alors que l'islam est la dernière religion permettant l'accès à la « Tradition primordiale ». Contrairement aux positions courantes des traditionalistes vis-à-vis des autres cultures, le recours à cette doctrine n'empêche pas certaines personnes du milieu étudié de persister dans le discours raciste.

Ainsi, certains évoliens proches des courants identitaires, mixophobes, refusent l'islam au nom de la défense des valeurs européennes. Ce qui n'est pas surprenant outre mesure. Il ne faut pas oublier en effet qu'Evola fut un antisémite et qu'il collabora à des recherches raciologiques allemandes (même s'il condamna le racisme biologique des nazis) et que Guénon n'avait que très peu d'empathie pour les civilisations sans écriture d'Afrique noire et des Amériques (l'intérêt des pour les civilisations amérindiennes est venu suite aux textes de Frithjof Schuon).

D'autres l'acceptent : Claudio Mutti, l'un des représentants du pôle traditionaliste-révolutionnaire de la Nouvelle Droite italienne²³, a écrit en 1985 un article, « Pourquoi j'ai choisi l'Islam », dans lequel il explique les raisons de sa conversion. Son traditionalisme étant nourri des théories guénoniennes, il considérait logiquement que « L'Islam se révélait à moi, non comme une nouvelle religion liée au milieu humain arabe, mais comme la forme la plus récente (adaptée aux conditions de la phase actuelle de notre cycle d'humanité) prise par la

²³ Anne-Marie Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite. De 1945 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 1991, p. 67.

Tradition Primordiale dont été dérivées les traditions indo-européennes²⁴. » De plus, cet auteur est fier de son parcours religieux qu'il compare à de prestigieux prédécesseurs : « [...] je rappellerai ici les noms de René Guénon et de Michel Vâlsan (d'origine roumaine), du Suisse Titus Burckhardt et du Hollandais [sic] Martin Lings, de l'Allemand Ludwig-Ferdinand Clauss...²⁵ »

Cette islamophilie, que nous trouvons surtout dans les milieux « traditionalistes-révolutionnaires », ne paraît pas sans lien avec un antisémitisme persistant. Certains révisionnistes proches de ces milieux avaient des liens, dans les années 1980, avec la Libye, l'Irak ou l'Iran²⁶. Ce courant philo-islamiste, à la suite du théoricien italien Franco Freda, incitait au Djihad au nom du combat contre le « plouto-judaïsme ».

Cela dit, il ne faut surtout pas oublier que le recours à la « Tradition » a permis à la majorité des traditionalistes de la Nouvelle Droite de sortir du cadre de l'extrême droite. Certes, ceux-ci continuent de professer le discours élitiste qui fut longtemps la caractéristique du GRECE et d'avoir une position conservatrice, mais ces traditionalistes ne peuvent plus être considérés comme des militants de la droite radicale, mais plutôt comme ceux d'une droite très conservatrice, en abandonnant toute forme de racisme. L'adhésion à la « Tradition » implique corrélativement une évolution idéologique : le racisme est y analysé comme une manifestation de la modernité honnie. Guénon condamnait, dès 1921, dans son *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, l'idée d'une race aryenne et beaucoup de divergences existaient entre la pensée guénonienne et la pensée évoliennne. Guénon critiquait notamment les références allemandes d'Evola. À ce titre, Pierre-André Taguieff a montré que Guénon a théorisé un traditionalisme à orientation universaliste qui fut repris par Schuon et Burckhardt.

V / Diffusions et limites de la pensée traditionnelle néo-droitière

Au cours des années 1980, le courant traditionaliste a pris de l'importance, comme nous l'avons déjà dit, au sein de la Nouvelle Droite. D'autres groupes se mettent alors en place un peu partout en France au sein de la nébuleuse néo-droitière. Durant le même temps, des groupes traditionalistes païens apparaissent, suite à l'influence conjointe des très peu chrétiens Julius Evola et Alain Daniélou. Ce dernier joue d'ailleurs un rôle particulier dans cet attrait comme le reconnaît Pierre Leroy : « Alain Daniélou aura fait plus que quiconque pour réveiller la conscience polythéiste des Européens en les initiant à la spiritualité de l'Inde dont il avait fait sa patrie d'élection²⁷. »

²⁴ Claudio Mutti, « Pourquoi j'ai choisi l'Islam », *Éléments*, n° 53, printemps 1985, p. 39.

²⁵ *Ibid.*, p. 39.

²⁶ Claudio Mutti est le fondateur de l'association Italie-Libye et Tristan Mordrel, le directeur de la librairie négationniste parisienne Ogmios, à l'origine des Éditions Avalon, a reçu, en 1987, une forte somme d'argent du numéro 2 de l'ambassade d'Iran, Wahid Gordji (Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000, p. 572).

²⁷ P. Leroy, chapeau à « Sagesse d'Alain Daniélou », *Éléments*, n° 107, décembre 2002, p. 59.

Le recours au traditionalisme a eu aussi pour conséquence le retour à des formes traditionnelles de monothéisme (islam soufi, catholicisme ou orthodoxie traditionaliste) d'un certain nombre de néo-droitiers. Cette évolution doctrinale entraîne souvent conjointement une évolution idéologique : une sortie de l'extrême droite au profit d'un conservatisme assez strict, mais n'ayant plus de lien avec une pensée d'extrême droite. Le retour au monothéisme s'accompagne donc, pour certains, d'une intolérance pour le paganisme pourtant fortement présent dans les discours néo-droitiers, affirmant que seules les religions du Livre permettent de renouer le lien avec la « Tradition primordiale ».

Cette seconde génération des traditionalistes néo-droitiers ne possède pas la culture de leurs aînés, laissant à leurs lecteurs un goût de dilettantisme. En effet, leur interprétation des corpus théoriques traditionalistes est assez souvent littérale. De plus, imitant leurs maîtres très érudits, les traditionalistes néo-droitiers font certes preuve d'une érudition tout aussi impressionnante, « ostentatoire » pourrions-nous dire, mais qui laisse perplexe par son côté artificiel et plaqué de leurs spéculations. Ces pratiques les desservent en mettant en évidence leurs faiblesses, c'est-à-dire une érudition dépourvue de réflexion. En effet, les traditionalistes néo-droitiers ont une tendance à faire entrer de force leurs autres références intellectuelles, quitte à les déformer²⁸. Toutefois, il ne faut pas systématiser car il existe dans le milieu traditionaliste néo-droitier un certain nombre d'auteurs dont la qualité scientifique de la production est indéniable.

Enfin, une partie des néo-droitiers n'éprouvent toutefois aucun intérêt voire aucune sympathie pour la notion de « Tradition ». Ainsi, l'« archéo-futuriste » Guillaume Faye est complètement hermétique à ce genre de discours tandis que le national-bolchevique Christian Bouchet se moque de leurs tendances intellectualisantes et de leurs vagabondages spirituels. Enfin, l'écrivain identitaire Jean Mabire condamne la tendance des traditionalistes à se placer dans le sillage d'un maître : « Aussi je n'ai été le disciple d'aucun maître. Et je pense d'abord à Evola, que j'ai lu sur le tard sans être autrement troublé. Il me suffisait de découvrir les évoliens de diverses obédiences et leurs querelles pour ne pas avoir envie de me mêler à ces jeux assez stériles²⁹. » En fait, à l'exception des groupes strictement traditionalistes, nous nous trouvons globalement dans une situation de « post-traditionalisme ».

Parallèlement au désintérêt pour cette forme de pensée, d'autres groupes traditionalistes réagissent à l'importance du courant traditionaliste néo-droitier. Certains traditionalistes refusent la mainmise de la droite radicale sur René Guénon. Ainsi Patrick Geay, le directeur de publication de *La Règle d'Abraham* a écrit un violent article consacré à « René Guénon

²⁸ Voir à ce sujet les commentaires acerbes, et justifiés, de Philippe Baillet sur l'amateurisme et la régression intellectuelle de ces traditionalistes in Philippe Baillet, « Julius Evola et les électrons libres », *Politica Hermetica*, n° 12, 1998, pp. 261-270. Le « Dossier H » consacré à Julius Evola et dirigé par Arnaud Guyot-Jeannin est, à notre avis, caractéristique de ces travers (Arnaud Guyot-Jeannin [dir.], *Julius Evola*, « Dossier H », Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997).

²⁹ Jean Mabire, « Itinéraire païen », in Collectif, *Païens ! Cheminements au cœur de la véritable spiritualité de l'Europe*, Saint-Jean-des-Vignes, Éditions de la Forêt, 2001, p. 111.

recupéré par l'extrême droite »³⁰ dans lequel il se livre à une mise au point et réfute diverses interprétations de l'œuvre de Guénon par la Nouvelle Droite, qualifiées dans l'éditorial du même numéro de « propos parasites et pernicious ». En effet, malgré l'aspect droitier de la pensée traditionnelle, la majorité des pérennialistes français est non politisée et représentée, par exemple, par les revues *Connaissance des religions*, *La règle d'Abraham* ou *Vers la Tradition* qui ne tiennent compte que des travaux spirituels et/ou ésotéristes.

Stéphane François est historien des idées. Docteur en science politique et post-doctorant rattaché au *Groupe Sociétés Religions Laïcité* (CNRS/EPHE). Auteur de plusieurs articles sur les rapports entre l'ésotérisme, les idéologies radicales et les subcultures. Derniers ouvrages parus : *Le nazisme revisité. L'occultisme contre l'histoire*, Paris, Berg International, 2008 et *Les néo-paganismes et la Nouvelle Droite (1980-2006). Pour une autre approche*, Milan, Archè, 2008.

³⁰ Patrick Geay, « René Guénon récupéré par l'extrême droite », *La Règle d'Abraham*, n° 16, décembre 2003, pp. 3-12 et p. 2.